

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

La beauté du péché / *Le Confessionnal*

André Lavoie

Volume 14, numéro 4, hiver 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33778ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lavoie, A. (1995). La beauté du péché / *Le Confessionnal*. *Ciné-Bulles*, 14, (4), 25-26.

La beauté du péché

par André Lavoie

On nous avait annoncé sa mort il y a plus d'un siècle mais comme le Québec était toujours à la traîne, les obsèques officielles eurent lieu 60 ans plus tard, dans une atmosphère qui respirait la Nouvelle-Orléans, là où, lors des funérailles, s'entremêlent les rires et les larmes. Nietzsche déclarait solennellement que Dieu était mort, Dieu merci, mais les Québécois ont préféré attendre celle de Duplessis avant de commencer à festoyer. Le Chef n'était pas vraiment un démiurge mais une sorte de dictateur moral qui, visiblement, ne lisait pas les philosophes allemands et ignorait sans doute que la modernité finirait bien par rattraper son troupeau. Le Québec de l'après-Deuxième Guerre mondiale coulait donc des jours paisibles, à l'écart de l'Histoire, et ceux qui désiraient monter dans le train en marche, les syndicalistes, les intellectuels et les artistes par exemple, se voyaient refuser l'accès: ils attendaient donc patiemment sur le quai de la gare. Ils espéraient, à tout le moins, un train à vapeur; ils eurent droit à un T.G.V. C'est l'aboutissement de ce périlleux voyage qui est au centre du **Confessionnal**, le premier film du metteur en scène globe-trotter Robert Lepage.

1952 et 1989 sont deux années qui ne représenteront probablement jamais, dans l'inconscient collectif, des repères importants dans la courte série des traumatismes et des moments euphoriques qu'ont vécu les Québécois. Elles ne sont en rien chargées d'un symbolisme puissant, qu'il soit authentique ou fabriqué, comme le furent les années 1959 (la mort de Duplessis), 1967 («l'année de l'amour, l'année de l'Expo»), 1970 (une crise où tous les *baby-boomers*, à les entendre, ont fait de la prison...), 1976 (l'élection du P.Q.) ou 1980 (la fin d'un rêve et la montée en flèche des REER). Mais, sous leur apparente banalité, elles disent beaucoup sur le Québec d'hier et d'aujourd'hui, sur ce supposé grand peuple qui a finalement rattrapé la modernité mais qui a dû perdre, en quelque sorte, une certaine virginité... Les personnages qui habitent ce **Confessionnal** ont tous plus ou moins fait le deuil de cette innocence per-



Patrick Goyette dans *le Confessionnal* (Photo: Claudel Huot)

due et, qu'ils traversent les années 50 ou les années 80, ils découvrent assez vite que la naïveté n'aura qu'un temps.

Le tournage de **I Confess** d'Alfred Hitchcock — qui n'était certes pas son meilleur film — à Québec en 1952 et le retour d'un *nobody*, dans la même ville, 37 ans plus tard, servent de balises, autant dire de prétextes, à cette histoire où passé et présent se confondent continuellement. Pierre Lamontagne (Lothaire Bluteau) revient dans la Vieille Capitale après la mort de son père et tente de reprendre contact avec son frère Marc (Patrick Goyette), un prostitué dont la vie balance entre les chambres d'hôtel et les cabines de saunas. L'absence de Marc aux funérailles pousse Pierre à aller à sa recherche et cette quête en amène une autre, celle de la vérité sur les origines de Marc dont la mère s'est suicidée après sa naissance. Enfant adopté, il ne se sent guère d'affinités avec Pierre même si ce dernier tente par tous les moyens de lui venir en aide. La naissance de Marc en 1952, qui a coïncidé avec la présence de Hitchcock à Québec, donne lieu à une série impressionnante de chassés-croisés et de parallèles pour le moins troublants où vérités, mensonges et fiction se tissent dans des liens quasi inextricables. Le jeune abbé (Normand Daneau) qui reçoit la douloureuse

Le Confessionnal

35 mm / coul. / 100 min /
1995 / fict. / Québec-
Royaume-Uni-France

Réal. et scén.: Robert Lepage
Image: Alain Dostie
Son: Jean-Claude Laoureux
Mus.: Sacha Puttnam
Mont.: Emmanuelle Castro
Prod.: Denise Robert -
Cinémaimage, David
Puttnam - Enigma Films et
Philippe Carcassonne - Cinéa
Dist.: Alliance Vivafilm
Int.: Lothaire Bluteau, Patrick
Goyette, Kristin Scott-Thomas,
Jean-Louis Millette, Marie
Gignac, Richard Fréchette

Coup de cœur: le Confessionnal

confession de Rachel (Suzanne Clément), l'indigne fille-mère, devient tout à coup le «suspect numéro 1». Prisonnier du secret révélé entre les quatre murs du confessionnal — un élément dramatique au cœur de **I Confess** mais aussi, plus récemment, de **Priest** d'Antonia Bird — il se voit obligé de fuir la paroisse car tous les soupçons pèsent maintenant sur lui. Malgré la générosité de sa sœur Françoise (Marie Gignac), qui fait fi des objections de son mari Paul-Émile (François Papineau), Rachel ne pourra se résoudre à continuer à vivre dans la honte. Les motifs, jamais résolus, de sa mort marqueront pour toujours l'existence de Marc et serviront d'éléments dramatiques souterrains qui tisseront toute la trame du **Confessionnal**.

Qu'une équipe de la Warner Brothers, sous la houlette d'Alfred Hitchcock lui-même, débarque à Québec dans les années 50, voilà quelque chose qui a toutes les formes d'un véritable événement qui divise la ville et ses environs en deux: il y a ceux qui y étaient et ceux qui n'y étaient pas. Ajoutez-y un scénario quelque peu tordu, une ou deux flèches décrochées contre l'Église catholique et une vedette aux mœurs douteuses du nom de Montgomery Clift, tout est en place pour que l'anecdote prenne des dimensions mythiques, au beau milieu d'une ville de province magnifique mais boudée depuis toujours par les cinéastes, qu'ils soient Québécois ou étrangers. Car Hitchcock n'avait certes pas été inspiré des dieux: un timide accord de coproduction entre le Canada et les États-Unis l'a poussé vers nos frontières et il s'en est fallu de peu, devant une Église allergique à la moindre controverse, qu'il ne plie bagages. Mais cette présence «étrangère» dans une ville qui, depuis un siècle, semble vouloir arrêter le temps et emprisonner l'Histoire dans ses murs, montre aussi qu'une cassure est en train de se produire, que la société québécoise ne pourra plus se réfugier derrière son passé pour battre le présent en retraite. Le loup est définitivement entré dans la bergerie.

Voilà donc une des raisons qui font du **Confessionnal** un film fascinant, une œuvre qui tente de faire le point, sous le prisme de la morale, sur le Québec d'aujourd'hui en cherchant la source de son désarroi dans les racines du passé. Les années 50, période de grande prospérité selon les économistes et les historiens, deviennent donc aussi celles d'un certain déclin, d'un effritement du sacré, du religieux, sous la pression constante d'un modernisme qui ne peut plus être réprimé. Refusant sans doute de croire en «la mort de Dieu», le Québec des années 50 semble vivre sous perfusion, ou pire, sous anesthésie «locale».

Pour Robert Lepage, il n'y a aucun doute que le réveil fut brutal.

Pierre et Marc semblent être les héritiers de ce désespoir, constamment à la recherche du sens à donner à l'univers et à la place qu'ils peuvent y occuper. L'errance de Pierre à travers le monde, l'Orient en particulier, et celle de Marc à travers la ville ne forment qu'une seule et même quête. Et c'est ici que Lepage hésite à se prendre pour un moraliste alors qu'il semble faire le procès de cette liberté fraîchement acquise — à laquelle, paraît-il, nous sommes tous condamnés — en renvoyant dos à dos une certaine cohésion sociale et culturelle du Québec de l'époque au chaos certain qui règne dans celui d'aujourd'hui. Les saunas, les motels minables et les bars de danseuses sont devenus les nouveaux temples, des lieux de culte païens...

Évoqué de cette façon, le **Confessionnal** pourra apparaître comme un film à thèse, un conte moraliste, l'œuvre d'un Québécois qui fut de la dernière génération à avoir vaguement humé l'odeur de bondieuserie qui flottait sur toute la province. Mais le **Confessionnal**, c'est également un film où les prouesses visuelles, toujours surprenantes, jamais ostentatoires, viennent ravir l'œil tout en offrant un nombre suffisant de zones d'ombres et de mystères pour que l'on puisse croire à un bon suspense que Hitchcock aurait sans doute aimé. Bien sûr, l'accumulation de clins d'œil ne sert pas toujours adéquatement l'intrigue; pensons seulement à «l'hommage» à René Hudon ou à la présence d'André (Richard Fréchette), le cousin de Pierre, qui en fait parfois franchement trop.

Ceux qui connaissent et apprécient le théâtre du «jeune» cinéaste seront sans aucun doute en territoire connu où quelques-uns de ses thèmes favoris s'y trouvent. Le métissage des langues, des cultures et des temporalités y sont, comme toujours, à l'avant-plan. Voilà pourquoi la présence de l'équipe de tournage de **I Confess**, farouchement unilingue anglaise, où trône avec assurance la secrétaire du réalisateur (Kristin Scott Thomas), n'a rien du compromis typique lié aux coproductions. Dans l'univers de Robert Lepage, ces chocs culturels ne sont jamais accidentels; rien de plus banal que de revenir de Chine, de mourir au Japon ou de s'exiler dans un motel minable de la Rive-Sud de Québec.

Dans ce film où s'affrontent constamment le raffinement et la médiocrité, impossible de ne pas y voir la radiographie d'un Québec qui en a long à se faire pardonner... ■